

Arhe, II, 4/2005.
UDK 165.62=40
Originalni naučni rad

GUILLAUME FRÉCHETTE
Universität Hamburg

LA RÉCEPTION DE LA PHÉNOMÉNOLOGIE HUSSERLIENNE À MUNICH: LES CAS DE LIPPS, PFÄNDER ET REINACH

Abstract: Durch die Vermittlung von Johannes Daubert und kurze Zeit nach ihrer Veröffentlichung 1900/1901 haben Husserls Logische Untersuchungen, das Hauptwerk der Phänomenologie, eine besondere Rezeption in den psychologischen und philosophischen Kreisen von München erlebt, hauptsächlich im Kreis von Theodor Lipps' Schülern. Durch die Auseinandersetzung mit den Logischen Untersuchungen Husserls sowie durch die Debatte, die sie mit ihrem Lehrer gehabt haben, haben die Schüler Lipps' einen eigenen phänomenologischen Kreis gebildet. In diesem Aufsatz versuche ich, die Geschichte der Rezeption von Husserls Phänomenologie in München zu rekonstruieren, mit Berücksichtigung von zwei Schülern Lipps': Pfänder und Reinach. Ich versuche hier auch zu erklären, in wie fern sich Pfänder und Reinach von ihrem Lehrer nach der Begegnung mit der husserlschen Phänomenologie distanziert haben, obwohl sie Husserls Phänomenologie nicht ohne weiteres übernommen haben.

Keywords: munich phenomenology, realism, psychology, psychologism

1. INTRODUCTION

Très peu de temps après leur parution en 1900-01, les *Recherches logiques (RI)* de Husserl, qui constituent l'œuvre séminale de la phénoménologie, ont connu une réception toute particulière dans les cercles de philosophie et de psychologie de Munich, notamment grâce à l'intermédiaire de Johannes Daubert.¹ En discutant l'œuvre de Hu-

1 Bien qu'il joue un rôle prépondérant dans la phénoménologie de Munich, Johannes Daubert ne sera pas abordé ici. Sur la phénoménologie de Daubert et son rôle à Munich, on pourra consulter les travaux de Karl Schuhmann, notamment „Structuring the Phenomenological Field : Reflections on a Daubert Manuscript”, in Hamrick, W., *Phenomenology in practice and theory*, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1985, p. 12; „Johannes Daubert's Theory of Judgment”, in Poli, Roberto (ed), *The Brentano Puzzle*, Aldershot, Ashgate, 1998, pp.179-198; „Husserl's Concept of the Noema: a Daubertian Critique”, in *Topoi*, 8, 1989, pp. 53-61; „Content of Consciousness and States of Affairs : Marty and Daubert” in Mulligan, K. (éd.), *Meaning, Mind and Metaphysics : The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*, Kluwer, Dordrecht, pp. 197-214; ainsi que

usserl dans le cercle de psychologie de Munich, les étudiants de Lipps ont été amenés à développer leur propre cercle phénoménologique. Dans le présent article, je retrace l'histoire de la réception de la phénoménologie husserlienne à Munich chez les phénoménologues Pfänder et Reinach ainsi que chez leur professeur Lipps, qui s'oppose pour l'essentiel aux *R1* de Husserl. J'expose en quoi Pfänder et Reinach en sont venus à se démarquer considérablement des travaux de leur maître Lipps, sans toutefois adopter complètement les préceptes de la phénoménologie husserlienne.

2. THEODOR LIPPS

Theodor Lipps (1851-1914) est la figure essentielle de la phénoménologie de Munich. Il y enseigna à partir de 1894, en tant que successeur ordinaire de Karl Stumpf, avec l'intention ferme d'y fonder une école.² Son orientation est résolument psychologiste, si l'on en croit le procès que lui adresse Husserl dans ses *Prolegomena zur reinen Logik*³ ; cette orientation vers la psychologie est également manifeste par la direction que prennent les travaux de ses premiers étudiants, comme le montre la thèse de Felix Krueger déposée en 1896.⁴ Comme le remarque R. Smid, la perspective d'une école „lippésienne” apparaît clairement en 1904, alors que Johannes Daubert parle déjà d'une „école psychologique munichoise”.⁵ L'existence d'une école proprement lippésienne se manifeste également dans la courte correspondance qu'entretinrent Lipps et Husserl: en décembre 1903, Lipps écrivit à Husserl :

„Überhaupt scheint es mir, wir gehen im Wesentlichen zusammen. Nur mit Ihrer Terminologie kann ich mich mitunter schwer befreunden. Es scheint mir, sie könnte einfacher sein. Gelegentlich ist sie mir auch noch zu —psychologistisch. Ich habe einmal halb im Scherz, halb im Ernst meinen spezielleren Schülern — die Ihre logischen Untersuchungen sehr eifrig studieren — gesagt, es müsse einmal einer von ihnen eine Streitschrift gegen Sie schreiben unter dem Titel „Husserls Psychologismus”.”⁶

Smid, R., „An early interpretation of Husserl's phenomenology: Johannes Daubert and the *Logical Investigations*”, in *Husserl Studies*, 2, (1985), p. 267-290. Sur les travaux de Daubert, on pourra également consulter Fréchette, G., „Daubert e i limiti della fenomenologia: studio sul dato e l'evidenza”, dans *Il realismo fenomenologico. Sulla filosofia dei Circoli di Monaco e Gottinga*, S. Besoli und L. Guidetti éd., Bologna, Quodlibet, 2000, pp. 289-308 ainsi que Fréchette, G., *Husserl, Daubert et la phénoménologie*, Montréal, mémoire de maîtrise, UQAM, 2000.

2 Voir à cet effet Wenzl, A., „Hundert Jahre philosophische Tradition in München”, in *Geistige Welt*, 2, 1947-48, p. 44sq., ainsi que Smid, R.N. (1983), *Ahnlichkeit als Thema der Münchener Lipps-Schule*, in *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 37, p. 606sq.

3 Husserl connaissait très certainement les travaux de Lipps depuis plusieurs années, si l'on en juge à sa critique d'un article du *Philosophische Monatshefte* de 1880 („Die Aufgabe der Erkenntnistheorie”).

4 Krueger, F., *Ist Philosophie ohne Psychologie möglich? Eine Erwiderung*, Munich, Diss., 1896. Daubert reprendra d'ailleurs cette expression comme titre du manuscrit A I 1/37.

5 In R. Smid, *op. cit.*, p. 606.

6 In Husserl, E., *Op. cit.*, p. 121.

C'est par une lettre intitulée „Meine Stellung zum Psychologismus” [Ma position face au psychologisme] que Husserl répond à Lipps en 1904.⁷ Cette lettre sera une pièce déterminante pour les étudiants de Lipps, qui en prendront connaissance par l'intermédiaire de Daubert, et qui pourront cerner plus justement la définition de la phénoménologie husserlienne ainsi que son rapport à la psychologie en opposition à la psychologie lippséenne : pour Lipps, le Je est le concept central de la psychologie, et doit être pris en tant qu'activité et non en tant que substance.⁸ Cette position est cohérente de celle concernant la division entre sciences de la nature et sciences de l'esprit : la psychologie est science de la conscience (*Wissenschaft vom Bewußtsein*),⁹ expliquant l'activité de la conscience par le même modèle causal que n'importe quelle autre science de la nature.¹⁰ Toutefois, la psychologie doit être prise comme indépendante d'une division entre sciences de la nature et sciences de l'esprit : qu'on la considère d'un point de vue comme de l'autre, son objet est la conscience, qu'il soit compris comme monde réel subjectivisé (*subjektivierte wirkliche Welt*) du point de vue des sciences de la nature, ou comme ce qui apparaît dans la conscience individuelle. Dans les deux cas, il constitue ce qui est à l'étude, ce qui est à isoler, à *retirer* (das *Abzustreifende*).¹¹ Ainsi, la psychologie n'est pas à considérer comme une discipline unifiée, mais comme parcourant plusieurs pistes [Die „Wege” der Psychologie], ce qui peut expliquer l'accusation de psychologisme qu'adresse Husserl à Lipps dans les *Recherches logiques* : Lipps a tendance à donner une place à la psychologie qui implique qu'elle traite des questions métaphysiques traditionnellement traitées par la philosophie. Ce traitement est rendu possible par la complémentarité de la psychologie à la psychophysiologie, cette dernière étant dépendante de la psychologie dans la formulation de ses hypothèses, mais indépendante par sa méthode en ce qu'elle est une science de la nature. La psychologie telle que comprise par Lipps a donc une portée explicative qui est métaphysique au sens fort en ce que son explication est ancrée dans les sciences de la nature.

La conscience individuelle (*individuelles Bewußtsein*) ou le Je tel que le considère Lipps comporte plusieurs similarités avec les formulations que l'on retrouve dans les *Ideen...* de Husserl : comme le remarque Marbach,¹² les notions de Je-pôle ou de rayon égoïque, ainsi que son analyse noético-noématique de l'attention sont des notions que

7 On retrouve une copie de cette lettre dans *Op. cit.*, p. 122-127. Cf. également Schuhmann, K., *Husserl-Chronik*, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1977, p. 78.

8 Voir à cet effet Lipps, T., *Leitfaden der Psychologie*, Barth, Leipzig, 1903, pp. 27-28.

9 L'opposition épistémologique canonique introduite par Dilthey entre nature et vie de l'âme, visant à récupérer la psychologie à l'intérieur des sciences de l'esprit que gère la philosophie „Die Natur erklären wir, das Seelenleben verstehen wir” [in Dilthey, W., *Le monde de l'esprit*, Paris, Aubier Montaigne, 1947, pp. 150-151.]

10 Cf. Lipps, T., „Die Wege der Psychologie”, in *Archiv für Psychologie*, VI, 1905, pp. 14-15.

11 Cf. *Op. cit.*, p. 10.

12 Marbach, E., *Das Problem des Ich in der Phänomenologie Husserls*, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1974, pp. 241-246. Voir aussi Sawicki, M., *Body, Text and Science: the Literacy of Investigative Practices and the Phenomenology of Edith Stein*, Kluwer Academic Publisher, Den Haag, 1997, pp. 12-13, ainsi que Sawicki, M. (1997), *Empathy before and after Husserl*, in *Philosophy Today*, 41, pp. 123-127.

l'on retrouve déjà en partie chez Lipps, et qui prendront une certaine importance entre 1905 et 1913, période où Husserl élabore sa propre „science de la conscience”.

Bien que sa position soit psychologue et que certaines de ses thèses trouvent un profond désaccord chez Husserl, on peut dire que Lipps défend une conception de la psychologie dont les objets de recherche sont en principe les mêmes que ceux de la phénoménologie husserlienne. C'est donc avec cet arrière-fond théorique que les phénoménologues de Munich aborderont l'œuvre de Husserl.

3. PFÄNDER

Dès 1900, Pfänder publie sa *Phänomenologie des Wollens*, un an avant la parution des premières *Recherches logiques* de Husserl.¹³ Alors étudiant de Lipps, Pfänder y développe une analyse eidétique de la structure du vouloir, dans laquelle il s'intéresse aux actes de volonté comme principe de la psychè. Cette psychè est comprise comme Je, comme ego, et on peut dire de la phénoménologie de Pfänder qu'elle considère, tout comme la psychologie de Lipps, le Je comme un pôle qui n'est pas réductible à „un ensemble de perceptions”,¹⁴ mais qui est plutôt „le sujet psychique indéfinissable, qui est pensé nécessairement dans tous les concepts psychologiques, et qui figure le point de vie central de toute vie psychique”.¹⁵ Ce Je est aussi à comprendre comme conscience dans la mesure où il se dirige sur des objets, et la phénoménologie de Pfänder est ainsi à comprendre comme une science de la conscience élargie aux différents modes de réalité de la conscience (conscience d'objet, sentiment, inclination). En ce sens, elle reprend, pour la forme, la conception lippsienne de la psychologie comme science de la conscience, en l'élargissant à une science de l'expérience.¹⁶ Par la psychologie comme science de l'expérience, Pfänder entend un examen de la réalité psychique

13 Bien que les *Recherches logiques* paraissent à partir de 1900, il est justifié de penser, comme le fait Spiegelberg dans son introduction à la traduction de certains extraits de la *Phänomenologie des Wollens*, que Pfänder y avançait un concept de phénoménologie indépendant de celui introduit par Husserl dans les *Recherches logiques* (cf. Pfänder, A., *Phenomenology of Willing and Motivation*, Northwestern University Press, 1967, p. XI).

14 [Bündel von Perceptionen], in Pfänder, A., *Einführung in die Psychologie*, Leipzig, Barth, 1920 (2. Aufl. ; 1. Aufl. En 1904), pp. 341 sq. C'est ici à Hume que Pfänder renvoie, celui-ci ne pouvant définir le Je que par représentations ou sensations, et non par „objets”.

15 *Op. cit.*, p. 343 : „Das Ich ist weder eine Summe von Gegenständen noch eine Summe von Vorstellungen noch ein Zusammenhang von Vorstellen, Fühlen und Streben noch eine zeitliche Reihe von psychischen Erlebnissen, sondern es ist das undefinierbare psychische Subjekt, das in allen psychologischen Begriffen notwendig mitgedacht ist, da es den zentralen Lebenspunkt alles psychischen Lebens bildet”.

16 „Die Psychologie als Erfahrungswissenschaft (...). Sie [Die Psychologie] stellt sich dadurch neben die Naturwissenschaft, die es auch nicht mit bloßen Gedankendingen, sondern mit wirklichen, und zwar der materiellen Welt zu tun haben will. Die Psychologie ist also eine Wissenschaft von etwas Wirklichem. [...] Nur durch aufmerksame Beobachtung, durch vergleichende und unterscheidende Untersuchung der wirklichen Welt selbst, also durch Erfahrung in diesem Sinne, kann eine Wissenschaft von Wirklichem ihr Ziel zu erreichen hoffen. Wirklichkeitswissenschaften können nur Erfahrungswissenschaften sein. So will denn auch die Psychologie, als eine Wissenschaft von etwas Wirklichem, heute durchgängig Erfahrungswissenschaft sein.” *Op. cit.*, p. 8.

qui, contrairement aux mathématiques par exemple, a à faire avec de l'existant véritable (*wirklich Existirendem*).¹⁷ C'est à partir du statut accordé au psychique dans ce cas que nous pouvons dire de la position de Pfänder qu'elle est réaliste. Cette qualification peut également s'appuyer par l'affirmation de Pfänder selon laquelle „la réalité psychique existe, autant que l'on sait, seulement sous formes individuelles ; à tout le moins nous sont données au départ les seules vies d'âmes individuelles.”¹⁸ C'est donc à partir des âmes individuelles que la psychologie établit ses investigations, dont le domaine est à comprendre, comme dans le cas des autres sciences de l'expérience, partant des individus concrets.¹⁹ Tout comme Lipps, Pfänder conçoit la psychologie comme partie intégrante des sciences de la nature, ne dépendant pas de la métaphysique, de la théorie de la connaissance et de la physique et s'inscrivant dans une relation étroite avec la psychophysiologie concernant ses lois de fondation.²⁰ Cependant, pour Lipps, il est difficile de dégager un terrain clair à la psychologie ; il laisse parfois entendre que psychologie et science de la conscience sont deux choses différentes, et affirme même en 1906 que la science pure de la conscience doit être comprise comme métaphysique.²¹ En ce sens, si les positions de Lipps concernant le statut philosophique de la psycholo-

17 „Die Psychologie ist die Wissenschaft von der psychischen Wirklichkeit”, *Op. cit.*, p. 33.

18 „Die psychische Wirklichkeit existiert, so viel wir wissen, nur in individuellen Formen ; wenigstens sind uns zunächst nur einzelne individuelle Seelenleben gegeben.”, *Op. cit.*, p. 30.

19 „Als Erfahrungsmaterial ist ihr [der Psychologie] zwar immer nur konkret Individuelles gegeben, wie auch der Physik immer nur konkrete, einzelne Körper als Ausgangspunkt ihrer Untersuchung vorliegen. Aber sie bleibt dabei nicht stehen, sondern sieht zu, ob das, was sie hier findet, Gesetzmäßigkeiten erkennen läßt, die sich auch bei allen anderen Individuen finden, die also für alle anderen Individuen auch gelten”, *Ibid.*

20 „Die Psychologie ist also eine selbständige Erfahrungswissenschaft; sie ist unabhängig von der Metaphysik, von der Erkenntnistheorie und von der Physik. Daß sie auch gegenüber der Physiologie, speziell der Physiologie der Sinnesorgane, der Nerven und des Gehirns eine selbständige Erfahrungswissenschaft ist, wird sich im folgenden noch genauer zeigen”. *Ibidem*, p. 39.

21 Rappelons-nous la distinction lippséenne entre science de la conscience [*Bewußtseinswissenschaft*], à comprendre aussi comme science de l'esprit [*Geisteswissenschaft*], et psychologie ou psychophysiologie, comprises comme sciences de la nature : en 1905, cette reine Bewußtseinswissenschaft fondera même la logique (cf. Lipps, T., *Inhalt und Gegenstand ; Psychologie und Logik*, München, Bayerische Akademie der Wissenschaften, Heft VI, 1905. Sur la position de cette science pure de la conscience, Lipps écrit : „Die *prote philosophia* des Aristoteles ist es, wie man weiss, die zuerst als Metaphysik bezeichnet wurde. Halten wir diesen Begriff der Metaphysik fest, dann ist dieselbe die Wissenschaft vor allen anderen Wissenschaften. Sie ist Grundwissenschaft. Eine solche Wissenschaft aber ist die reine Bewußtseinswissenschaft, die Wissenschaft vom Bewußtsein und seinen Gegenständen, die Wissenschaft, die ausgehend vom individuellen Bewußtsein und seinen Gegenständen zum reinen Bewußtsein und seinem Gegenstande führt ; mit einem historischen Ausdruck, die Kritik der reinen denkenden, wertenden und wollenden oder der theoretischen und praktischen Vernunft. Ich bezeichne dieselbe auch als Psychologie der unmittelbaren Erfahrung. <...> Wie die Grundlage aller Wissenschaften, so ist diese Wissenschaft insbesondere auch die Grundlage der empirischen Psychologie. Auch diese ist doch eben Wissenschaft von den Bewußtseinstatsachen. Und das individuelle Bewußtsein ist es, in dem das reine gefunden wird”. *Op. cit.*, p. 668 sq.

gie sont parfois inconsistantes, Pfänder parvient à en maintenir l'idée directrice, selon laquelle une certaine forme de psychologie doit être partie intégrante d'une fondation de la métaphysique, et c'est ici que l'influence de la phénoménologie husserlienne devient centrale. Pfänder étudie les *Recherches logiques* sérieusement à partir du début de l'année 1905.²² Dans son livre *Husserl über Pfänder*, Schuhmann reprend tous les détails de la relation entre les deux philosophes, leurs rencontres ainsi que leurs lectures respectives, et relate:

„Husserl [schreibt] in einem von Mai 1904 datierten Brief an Johannes Daubert, der nur kurz vor Husserls erster Kontaktnahme mit den Denkern der Lipps'schen Schule und jenem denkwürdigen Abend im „Psychologischen Verein“ entstanden ist, bei welchem die —mit Pfänders Worten gesagt— „überraschend großen Gemeinsamkeiten“ zwischen Husserls Phänomenologie und der Phänomenologie der Münchener Schule zutage getreten waren“ (p. 50)

Mais il faut toutefois noter qu'il s'agit ici d'un relevé d'une première rencontre : il faut également noter que la conception de la phénoménologie telle que comprise par Pfänder dans *Phänomenologie des Willens* est sensiblement différente de celle de Husserl dans les *Recherches logiques* : selon Spiegelberg,

„Pfänder thought of phenomenology simply as „an elementary study designed to lay the foundations for a psychology of the will. Its approach was to be purely psychological, i.e., to consist in exploring the experience of willing with its conscious components from the inside, as it were, without referring to its physical or physiological objective concomitants. Pfänder admitted that this subjective method, described more appropriately as retrospective rather than introspective, had its defects and dangers. But he considered it the only possible one. Phenomenology was not meant to take the place of explanatory psychology.”²³

La phénoménologie telle que comprise par Pfänder avant sa prise de connaissance de la phénoménologie husserlienne serait donc à comprendre comme une étude subjective et descriptive des phénomènes psychiques, qui n'aurait pas autant de similarités avec le projet dressé par Husserl dans les *Recherches logiques*, qui porte son investigation, certes à travers une méthode descriptive, sur des éléments absents de la phénoménologie pfänderienne, dont principalement toutes les analyses portant sur l'objectivité donnée dans les actes.²⁴

Comme Spiegelberg le remarque,²⁵ Pfänder commença à considérer la phénoméno-

22 C'est ce dont fait foi une lettre qu'il adressa à Husserl en mars 1905 : „Seit meinem letzten Brief habe ich Ihr großes Werk, die „logischen Untersuchungen“, nun schon mehrere Male gründlich durchstudiert“. In Husserl, E., *Briefwechsel: die Münchener Phänomenologen*, Dordrecht, Kluwer, coll. Husserliana Dokumente, Bd. III, T. 2, 1994, p. 132.

23 Spiegelberg, *Op. cit.*, p. 175.sq.

24 Voir à cet effet notre Ch. I.

25 *Op. cit.*, p. 176.

logie comme une entreprise plus vaste à partir de la parution des *Ideen...* de Husserl. Il est d'ailleurs important de noter que Pfänder fut peut-être le lecteur le plus conciliant à l'entreprise transcendantale esquissée dans l'ouvrage de 1913 parmi les phénoménologues du cercle de Munich : il adopta même la réduction phénoménologique, bien qu'en lui refusant le rôle de fondation de l'idéalisme telle qu'il lui est attribué par Husserl, pour insister sur son rôle important dans le cadre de travail de la méthode phénoménologique comprise comme une préparation pour un examen non biaisé de l'évidence perceptuelle qui, dans l'estime de Pfänder, peut éventuellement supporter l'idéalisme.

L'ouverture de Pfänder aux développements de la phénoménologie husserlienne peut s'expliquer par la relation privilégiée qu'il entretint avec Husserl, une relation qui contrairement à celles de la plupart des autres phénoménologues de Munich, se poursuivit sur plusieurs années et fut alimentée d'un échange d'idées continu.²⁶ À l'appui, permettons-nous de souligner que Pfänder fut le premier choix de Husserl pour sa succession à la chaire de Freiburg, avant l'arrivée de Heidegger²⁷ comme étudiant de Husserl dans les années vingt. Aux yeux de Husserl cependant, Pfänder demeure, au même titre que les phénoménologues de Munich, dans l'ontologisme et le réalisme, par son ignorance des transformations de la phénoménologie.²⁸ Force est de noter que Pfänder exerça une influence considérable sur le développement du mouvement phénoménologique de Munich, et donc d'une phénoménologie relativement autonome de la phénoménologie husserlienne, que l'on pense par exemple à Maximilian Beck, Gerda Walther ou Herbert Spiegelberg,²⁹ qui se sont tous intéressés aux dimensions plus sociales

26 À cet effet, le livre de K. Schuhmann, *Husserl über Pfänder*, le démontre largement par son analyse comparative des commentaires de Pfänder et Husserl à leurs écrits respectifs.

27 La proposition de nomination de Heidegger fut émise par le conseil de la faculté de philosophie de Freiburg le 8 février 1928.

28 Ce reproche est rapporté par H. Spiegelberg (*Op. cit.*, p. 171-172). On retrouve un tel reproche, bien qu'on peut dire qu'il vise également Heidegger dans une certaine mesure, dans la *Krisis* ainsi que dans la postface aux *Ideen...* : „Ce qui, généralement, cause de grandes difficultés inhérentes à la nature même des choses, c'est la compréhension ou du moins la sûre maîtrise de la différence entre la phénoménologie transcendantale et la psychologie descriptive ou, comme on l'appelle souvent depuis peu, la psychologie phénoménologique". Plus loin : "Dans les milieux où l'on écarte la réduction phénoménologique comme une originalité sans importance du point de vue philosophique — par quoi on enlève en vérité tout sens à mon œuvre et à ma phénoménologie, ne laissant subsister par suite qu'une psychologie *a priori* — il arrive assez souvent que précisément cette psychologie qu'on a retenue est identifiée, quant à son sens, avec la psychologie de l'intentionnalité de Franz Brentano". (Husserl, E., *Postface à mes idées directrices*, in *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Livre troisième : la phénoménologie et le fondement des sciences*, Paris, PUF, 1993, pp. 200 et sq. Dans la *Krisis* : „Mentionnons d'abord le pire de ces préjugés [contre la phénoménologie transcendantale] : il atteint d'avance la phénoménologie transcendantale en tant que philosophie prétendument déjà disponible, je veux dire que l'on s'imagine d'avance savoir déjà de quoi il s'agit, quelle sorte de philosophie apodictiquement fondée il y a là. Dans le meilleur des cas on a lu mes écrits, ou bien, ce qui est encore plus fréquent, on a pris conseil de mes élèves, dans l'idée qu'ayant reçu mon enseignement ils doivent pouvoir fournir des renseignements dignes de confiance (...)". In Husserl, E., *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976, p. 486.

29 Maximilian Beck (1886-1950) fut le fondateur de la revue *Philosophische Hefte*. Il s'intéressa beaucoup à la psychologie phénoménologique ainsi qu'à la théorie des valeurs. Il publia entre autres *Wesen und Wert : Grundlegung einer Philosophie des Daseins* (1925) ainsi que *Psychologie : Wesen und Wirklichkeit der Seele* (1938). Gerda Walther (1897-1977) s'intéressa quant à elle à la phénoménologie comme méthode, ainsi qu'à la parapsychologie, un champ que Pfänder n'approuvait pas particulièrement. Sa thèse sur

de la phénoménologie, une perspective qu'il reprocheront d'ailleurs à la phénoménologie husserlienne de négliger.

En s'ouvrant ainsi à la phénoménologie husserlienne tout en s'inspirant des travaux de Lipps, Pfänder est parvenu à développer une tradition phénoménologique tout à fait originale qui, bien qu'elle refuse l'idéalisme transcendantal proposé par Husserl dans la dernière partie de son œuvre, a su adapter les instruments méthodologiques développés par Husserl, notamment la réduction phénoménologique, à un programme réaliste de phénoménologie.

4. REINACH

Bien que plusieurs autres philosophes faisant partie de ce cercle ont également fourni des apports considérables à la phénoménologie de Munich, Adolf Reinach (1883-1917) demeure sans conteste une figure essentielle du mouvement, certes par ses années d'enseignement à Göttingen, où il fit une compétition remarquée à Husserl,³⁰ mais également par la nature de ses travaux, qui en plus de faire de lui la principale figure de la phénoménologie réaliste, font de lui le père de la phénoménologie du droit et des actes de langage, des domaines de recherche qui jouiront de la fertilité qu'on leur connaît

l'ontologie des communautés sociales parut dans le *Jahrbuch...* en 1923. En 1960, elle fit paraître son autobiographie (*Zum anderen Ufer*, Op. cit.), dans laquelle les sections sur la phénoménologie de Freiburg et de Munich sont d'un intérêt particulier. Herbert Spiegelberg (1904-1990) est à retenir comme le premier historien majeur du mouvement phénoménologique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le mouvement phénoménologique, et publia également dans le *Jahrbuch...* sa dissertation sur l'essence de l'idée dans le numéro de 1930. Josef Stürmann (1906-1959) fut également étudiant de Pfänder à Munich, où il déposa sa dissertation *Untersuchungen über das Wesen der philosophischen Erkenntnis* en 1931. Il s'intéressa également à l'anthropologie systématique ainsi qu'à la psychologie phénoménologique.

30 Dans la préface à l'édition qu'elle fit, avec Edith Stein, des œuvres de Reinach quelques années après sa mort, Hedwig Conrad-Martius souligna l'intérêt marqué par les étudiants de Göttingen pour l'enseignement de Reinach au lieu de celui de Husserl (cf. *Vorwort*, in *Gesammelte Schriften*, Halle, Niemeyer, 1921, p. x.). Dans un article qu'il écrivit quelques mois après la mort de Husserl, le philosophe et théologien français Jean Héring (1890-1966), qui étudia la phénoménologie à Göttingen entre 1909 et 1912, rend compte de son séjour à Göttingen : "(...) C'est ici que les cours et les *colloquia* d'Adolf Reinach, jeune Privat-Dozent issu de l'école de Theodor Lipps, et converti, si on ose ainsi dire, par les *Logische Untersuchungen* de Husserl, nous furent d'une très grande utilité, parce qu'il savait, d'une manière admirable, se mettre à la portée de débutants. Toutefois, nous ne pûmes nous dégager de l'impression (qui alla s'accroissant), qu'il n'entendait, par le terme de phénoménologie, par exactement la même chose que le Maître lui-même. Aussi, lorsque Reinach, lors de notre première visite chez lui, (...) nous demanda si selon notre impression Husserl enseignait la même chose que lui, nous ne dûmes que lui répondre ceci : "pour vous, la phénoménologie est une méthode, pour Husserl une branche de la philosophie".", in Héring, J., „La phénoménologie il y a trente ans. Souvenirs et réflexions d'un étudiant de 1909”, in *Revue internationale de philosophie*, 1, 1939, pp. 367-368. Rappelons l'importance de Héring par son ouvrage de 1926 [*Phénoménologie et philosophie religieuse. Études d'histoire et de philosophie religieuse.*, Strasbourg] qui est réputé avoir introduit la phénoménologie en France (voir à cet effet Schuhmann, K. Et Smith, B., „Adolf Reinach : an Intellectual Biography”, in *Speech act and Sachverhalt : Reinach and the foundations of realist phenomenology*, Dordrecht, Martinus Nijhoff, 1987, p. 22.). Sur un autre responsable de l'introduction de la phénoménologie en France, Alexandre Koyré, également étudiant de Husserl et Reinach à la même époque que Héring, voir Schuhmann, K., „Koyré et les phénoménologues allemands”, in *History and Technology*, 1987, Vol. 4, pp. 149-167.

aujourd'hui.³¹

La conception de la phénoménologie qu'entretient Reinach à son époque de Göttingen était réputée pour être sensiblement différente de celle de Husserl. Dans une conférence désormais célèbre, que Reinach professa à Marburg en janvier 1914, c'est le programme de la phénoménologie qu'il tente de clarifier :³² il y a pour Reinach une distance des objets, qui nous sont tout de même effectifs lorsqu'ils sont utilisés dans la vie commune, et qui sont à comprendre aussi bien comme ceux de la psychologie que comme ceux des sciences exactes. Aussi, une des tâches centrales de la phénoménologie consiste à apprendre à voir; elle se réalise dans la vision directe d'essence : ce n'est donc pas la limite de l'expérience humaine qui est fixée comme limite de la connaissance, ou dans un contexte plus strictement psychologique, les vécus psychologiques, mais la vision des objets, qui est une partie intégrante de ce qui fait la spécificité de la psychologie contre celle des sciences exactes.

„[W]ir kennen ja doch auch Erlebnisarten, von denen wir wissen, dass sie sich in der von uns erfassten Reinheit vielleicht nie in der Welt realisiert haben; aber selbst wenn es ganz richtig wäre, so könnte es uns doch nur darauf hinweisen, dass wir Menschen begrenzt sind in dem, was uns an Erlebnisarten zugänglich ist, begrenzt durch das, was uns selbst vergönnt ist zu erleben – aber eine Abhängigkeit der Wesenheiten selbst von ihrer eventuellen Realisation im Bewusstsein wird dadurch natürlich nicht statuiert.“³³

Cette phrase indique bien le refus de Reinach de limiter l'expérience à l'expérience effective, ce qui peut être considéré comme la première prémisse nécessaire à soutenir la vision directe d'essence comme principe de la phénoménologie telle qu'il l'entend. Et il ajoute même que l'essentialité *elle-même* ne saurait être limitée à son expérience effective. C'est qu'il déploie ici une critique de certains principes de la psychologie de l'époque : une analyse de la conscience, de ses vécus, ne peut se fonder sur ce qu'elle voit comme étant seulement ses objets, n'ayant pas d'autres statut que d'être à la conscience :

„Und nun die heutige Psychologie : sie behandelt Farben, Töne, Gerüche und dgl. – als ob wir es bei ihnen mit Bewußtseinserlebnissen zu tun hätten, als

31 Le récent ouvrage collectif édité par K. Mulligan (1987), *Speech act and Sachverhalt* (Op. cit.) s'affaire à établir la démonstration de cet apport original des travaux de Reinach. Voir à cet effet les articles de Mulligan, K., „Promisings and other Social Acts : Their Constituents and Structure”. Pp. 29-90 ; Hoffmann, K., „Reinach and Searle on Promising —A Comparison”, pp. 91-106 ; Gardies, J.-L., „Adolf Reinach and the Analytic Foundations of Social Acts”. pp. 107-118”. Sur la phénoménologie du droit, voir la bibliographie de Barry Smith dans *Op. cit.*, pp. 299-332.

32 Faut-il noter ici que Marburg était à cette époque le centre nerveux du néokantisme de Cohen et Natorp. Dans les papiers préservés par la veuve de Reinach, celui-ci aurait rendu compte à son retour auprès des membres de son séminaire de ses „activités missionnaires” à Marburg. (in Ana 379 b II 5, 371 ; rapporté par Schuhmann et Smith, *Op. cit.*, p. 24.)

33 Reinach, A., „Über Phänomenologie”, in Reinach, A., *Sämtliche Werke I*, München, Philosophia, p. 533.

ob sie uns nicht ebenso fremd gegenüberstünden wie die größten und dicksten Bäume.”³⁴

Cette accusation ne vise pas tellement la psychologie expérimentale, mais surtout la psychologie descriptive, dans ses égarements et tentations à réduire et expliquer. Et c’est précisément sur ce qu’est devenu la psychologie descriptive à l’époque où Reinach produit cette conférence que l’accusation pèse le plus : rappelons-nous qu’un an auparavant, Husserl publia ses *Ideen...*, dans lesquelles apparaît textuellement pour la première fois la modification de la tâche de la phénoménologie, passant d’une psychologie descriptive à une phénoménologie transcendantale. C’est ce que Reinach, toutefois sans nommer Husserl, ne manque pas de souligner : „peut-on ignorer la différence entre essence et existence au point de prendre la mise entre parenthèses de l’existence pour une modification de l’essence, de la consistance essentielle ?”³⁵

On voit ici la position de Reinach sur le statut et le rôle de la phénoménologie: tout ce qui est donné est de droit égal pour la connaissance. A fortiori, la phénoménologie ne peut être comprise que comme psychologie descriptive :

„Deskriptive Psychologie soll nicht erklären und auf anderes zurück führen, sondern sie will aufklären und hinführen. Sie will das Was der Erlebnisse, dem wir an sich so fern stehen, zur letzten anschaulichen Gegebenheit bringen, will es in sich selbst bestimmen und von anderem unterscheiden und abgrenzen. Damit ist freilich kein letzter Haltepunkt erreicht. Von den Wesenheiten gelten Gesetze, Gesetze von einer Eigenart und Dignität, die sich durchaus von allen empirischen Zusammenhängen und empirischen Gesetzmäßigkeiten unterscheiden. Die reine Wesensschauung ist das Mittel, zur Einsicht und adäquaten Erfassung dieser Gesetze zu gelangen.”³⁶

Afin de préciser ce qu’il entend par la vision directe d’essence, Reinach compare le travail des mathématiques à celui de la psychologie : la mathématique ne s’intéresse pas au *quid* des choses, son concept de nombre est totalement vide de contenu, et n’existe

34 *Ibid.*, 533-534.

35 Dans ses *Ideen...*, Husserl décrit précisément les différentes réductions phénoménologiques par cette expression de *mise entre parenthèse (Einklammerung)* : „Für die phänomenologische Methode hat eine systematische Lehre von den sämtlichen phänomenologischen Reduktionen, die wir hier zu entwerfen versucht haben, eine große Wichtigkeit. Ihre ausdrücklichen „Einklammerungen“ haben die Methodische Funktion, uns beständig daran zu erinnern, daß die betreffenden Seins- und Erkenntnisphären prinzipiell außerhalb derjenigen liegen, die als transzendental-phänomenologische erforscht werden sollen, und daß jedes Sicheindrängen von Prämissen, die jenen eingeklammerten Gebieten angehören, eine Anzeige ist für eine widersinnige Vermengung, für eine echte *metabasis*”. Voir Edmund Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie* 1. Halbband: Text der 1.-3. Auflage. Hrsg. K. Schuhmann (1. Auflage 1950), p. 130.

36 Reinach, *Op. cit.*, p. 41.

pour le mathématicien que l'axiome et la suite logique sans faille ni contradiction de l'argumentation qui s'en déduit. De cette façon le mathématicien ne peut que démontrer, une faculté qui n'est aucunement compatible avec celle de voir, faculté qui fait l'objet de la psychologie descriptive. Mais en quoi consiste exactement la vision directe d'essence ? „Lorsque nous envisageons de faire des analyses d'essence, nous dit Reinach, nous partons naturellement des mots et de leur signification.”³⁷ C'est pour cette raison que les *Recherches logiques*, l'ouvrage central des phénoménologues de Munich, commencent par une analyse des termes : mot, expressions, etc. :

„Im übrigen brauche ich nicht mehr besonders zu betonen, daß die Wesensanalyse, die wir fordern, sich keineswegs in Bedeutungsuntersuchungen erschöpft. Auch wenn wir an Worte und Wortbedeutungen anknüpfen, soll uns das nur hinführen zu den Sachen selbst, die es aufzuklären gilt”³⁸

C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'analyse d'essence comme un moyen, comme le dit Reinach, et c'est également en ce sens que peuvent être compris les propos de Héring, selon lesquels la phénoménologie telle que l'envisageait Reinach est à comprendre prioritairement comme une méthode, et non comme une branche de la philosophie comme telle.

Mais si l'analyse d'essence, la vision directe d'essence est un moyen, alors à quoi mène-t-elle exactement ? Reinach a laissé entendre plus haut qu'elle ne conduisait pas „à un terme ultime où s'arrêter”. Mais elle mène en principe aux essentialités, qui sont elles-mêmes soumises à des lois. Or, ces lois sont celles de l'*apriori*, tel que découvert par Platon.³⁹ Cet *apriori* a pourtant été mal compris, selon Reinach, et il adresse aux défenseurs de l'*apriori* deux reproches majeurs : „celui de la subjectivisation de l'*apriori*, et celui de sa restriction arbitraire à quelques domaines, alors que son empire s'étend à tous les domaines.”⁴⁰

La subjectivisation de l'*apriori* est à comprendre comme la réduction des connaissances à la sphère de l'expérience. Reinach utilise l'exemple selon lequel il n'est pas nécessaire de se rapporter à des expériences perceptives pour intuitionner la quiddité de la couleur orange, comme étant situé entre le rouge et le jaune :

„Nicht nur darum handelt es sich – wie man oft sagt -, daß man nur einen einzigen Fall wahrzunehmen braucht, um an ihm die apriorische Gesetzmäßigkeit zu erfassen ; man braucht in Wahrheit auch den einzelnen Fall nicht wahrzunehmen, nicht „zu erfahren”, man braucht überhaupt nichts wahrzunehmen, die reine Imaginierung genügt. Wo auch immer in der Welt wir uns befinden, übe-

37 *Ibid.*, p. 542.

38 *Ibid.*

39 *Ibid.*, p. 543.

40 *Ibidem.*: „zwei Vorwürfe müssen wir vor allem erheben: den der Subjektivierung des Apriori und den seiner willkürlichen Einschränkung auf wenige Gebiete, da doch sein Herrschaftsbereich sich auf schlechthin alle erstreckt.”

rall und immer steht uns der Zugang offen in die Welt der Wesenheiten und ihrer Gesetze. Gerade hier aber an diesem unbestreitbaren Punkte haben die verhängnisvollen Missverständnisse eingesetzt. Was uns nicht in der sinnlichen Wahrnehmung gleichsam von außen entgegentritt, scheint „im Innern“ vorhanden sein zu müssen. So werden die apriorischen Erkenntnisse zu Besitztümern der Seele gestempelt, zum – wenn auch nur virtuell – Eingeborenen, auf welches das Subjekt nur den Blick zu richten braucht, um seiner mit zweifelloser Sicherheit inne zu werden.“⁴¹

Ainsi, ce que Reinach voit comme la subjectivisation de l'*a priori*, c'est l'identification de ses lois dans la conscience, dans du subjectif puis plus généralement, dans la pensée ou la connaissance. Mais si l'*a priori* doit être fondé dans autre chose que du subjectif, cette fondation ou cette localisation doit émaner d'une évidence :

„Nur ist das eine richtig, daß alle apriorischen Erkenntnisse ohne Ausnahme einer unwiderleglichen Evidenz, d.h. einer letztgebenden Anschauung ihres Gehaltes fähig sind. (...) Aber mit aller Strenge müssen wir den Versuch bekämpfen, die letzten apriorischen Zusammenhänge wiederum rechtfertigen zu wollen, ihr Recht erweisen zu wollen aus anderem ; den Versuch, die absolut klaren und einsichtigen Quellen der Erkenntnis durch den Hinweis auf uneinsichtige Fakta zu begründen, die doch selbst erst durch jene begründet werden können.“⁴²

Cette évidence doit recéler l'état de l'objet tel que donné dans l'intuition, mais Reinach nous met en garde contre tout penchant à la Hume, consistant à dire qu'à toute perception correspond une représentation du même objet, réduisant ainsi l'*a priori* à la connexion des perceptions aux représentations en prétendant qu'il s'agit de connexion empiriques. Aussi, c'est par les connexions aprioriques que l'on peut remonter aux intuitions d'essences, par lesquelles les objets sont purement et simplement donnés.

Plus précisément, ce que Reinach entend par ces objets purement et simplement donnés, ce sont les *états-de-chose* (Sachverhalte). L'état-de-chose existe indépendamment de toute pensée ou connaissance, ce sont les objets des connexions aprioriques. Or, la tâche de la phénoménologie est précisément de donner accès aux états-de-chose, d'amener les connexions aprioriques à élucidation.

Cette conférence de Reinach est le texte le plus explicite de l'auteur sur la tâche de la phénoménologie. On dira de l'ensemble de son œuvre qu'elle sert la phénoménologie dans la mesure où elle respecte le principe d'une attitude tournée vers l'essence de l'objet, et non sur ses données empiriques. Selon Spiegelberg⁴³, cette perspective implique deux attitudes, que Reinach ne distinguerait pas clairement : celle qui consiste à se désintéresser de la réalité au sens de l'indépendance de l'observateur, en con-

41 *Ibid*, p. 543-544.

42 *Ibid*, p. 546.

43 Spiegelberg, H., *Op. cit.*, p. 194.

traste avec l'attitude des sciences naturelles. Ce désintéret n'implique cependant pas une méthode particulière comme c'est le cas dans la phénoménologie husserlienne de la réduction. Une seconde attitude est à voir dans l'intéret pour les modèles, tel que celui de la géométrie, qui considère essentiellement des type idéaux, dont aucun exemple ne peut être produit dans l'expérience actuelle, et qui implique une idéalisation théorique. Ces deux attitudes sont présentes de façon évidente dans le texte de 1914 : la phénoménologie s'intéresse au logique tel qu'il est donné dans son enrobage psychologique, ce que Husserl présentait d'ailleurs comme l'objet de la phénoménologie dans l'introduction aux *Recherches logiques*.⁴⁴ D'autre part, l'intéret de la phénoménologie pour le logique implique-t-il un désintéret face au réel, ce que Spiegelberg laisse pourtant entendre, et consiste-t-il par conséquent à une position de retrait face au monde telle que la phénoménologie transcendantale l'exigera? Cette question est complexe et surtout mal formulée, car si Spiegelberg reproche à Reinach son intéret pour les modèles comme celui de la géométrie, c'est qu'il veut disqualifier d'emblée le projet d'une théorie de la science dans les *RI*. Mais dans ce reproche adressé à Reinach, Spiegelberg pointe un problème qu'il n'avait visiblement pas envisagé, à savoir celui de la corrélation entre une certaine forme de rationalisme et l'intéret pour les types idéaux qui définit la tendance catégoriale de la phénoménologie, et ce particulièrement dans la sixième *RI*. D'un côté, Spiegelberg soutient un concept fort de phénoménologie, au sens où celle-ci est explicative et philosophique *stricto sensu*. D'un autre côté, Reinach soutient également un concept fort de phénoménologie, mais au sens où celle-ci est descriptive *stricto sensu*. Or, une conception réaliste de la phénoménologie, comme elle est notamment proposée dans les *Recherches logiques*, n'implique aucunement une conception édulcorée de phénoménologie. C'est ce que les travaux de Reinach et Pfänder ont pu remarquablement bien montrer, aux dépens de ce que certains historiens de la phénoménologie ont pu penser.

44 „Die Phänomenologie erschließt die Quellen, aus denen die Grundbegriffe und die idealen Gesetze der reinen Logik entspringen und bis zu welchen sie wieder zurückverfolgt werden müssen, um ihnen die für ein erkenntniskritisches Verständnis der reinen Logik erforderliche Klarheit und Deutlichkeit zu verschaffen.” Voir Husserl, E., *Logische Untersuchungen. Erster Band: Prolegomena zur reinen Logik. Text der 1. und der 2. Auflage*. Hrsg. E. Holenstein, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1975, p. 7.

SAŽETAK

Apstrakt. Посредовањем Јохана Дауберта и непосредно након објављивања 1900/1901. године, Хусерлова „Логичка истраживања“ (*Logische Untersuchungen*), централно дело феноменологије, доживела су посебну рецепцију у психолошким и филозофским круговима у Минхену, а пре свега међу ученицима Теодора Липса. Управо кроз критичко суочавање са „Логичким истраживањима“ као и у дискусијама са њиховим учитељем, Липсови ученици су развили сопствени феноменолошки круг. У овом прилогу покушаћу да реконструишем историју рецепције Хусерлове феноменологије у Минхену на примеру два Липсова ученика: Пфендера (Pfänder) и Рајнаха (Reinach). Осим тога биће показано и на који начин су се Пфендер и Рајнах после сусрета са Хусерловом феноменологијом дистанцирали од свога учитеља, иако Хусерлову феноменологију нису безусловно преузели.

Кључне речи: минхенска феноменологија, реализам, психологија, психологизам